

Christoffer Carlsson

Sous les cendres



Pygmalion 

Sous les cendres

Christoffer Carlsson

Sous les cendres
Généalogie d'un crime

Traduit du suédois par Carine Bruy

Pygmalion 

Titre original :
JÄRTECKEN: En roman om ett brott

Publié en accord avec l'agence Ahlander.

Pour plus d'informations sur nos parutions, suivez-nous sur
Facebook, Instagram et Twitter.
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© Christoffer Carlsson, 2019
© 2022, Pygmalion, département de Flammarion,
pour la traduction française
ISBN : 978-2-7564-3184-0

*À toute personne qui s'est un jour rendue
à la maison jaune, près de Toftasjön,
juste à la sortie de Marbäck.*

Autrefois, je me disais, dans mes rêves secrets, qu'il devrait être possible de tout additionner, de tout accomplir, de tout clore. Pouvoir enfin dire : C'était ainsi, ça s'est passé comme ça, voici toute l'histoire.

Mais cela irait à l'encontre de tout ce que je sais¹.

PER OLOV ENQUIST,
La Bibliothèque du capitaine Nemo

1. Traduction de Marc de Gouvenain et Lena Grumbach, Actes Sud, 1992.

MARBÄCK, HALLAND, SUÈDE

Novembre 1994

1.

On dit que la mort vous *prend*. Il s'agit d'une vieille expression qui remonte à l'époque où la mort était un véritable personnage qu'on pouvait rencontrer dans la forêt de Marbäck ou le long de la route. Une main d'une froideur glaciale vous saisit par le collet et une ombre se déploie autour de votre corps jusqu'à ce que vous ne puissiez plus respirer. Voilà comment, enfant, on se la représente.

Les gens emploient également d'autres mots.

On ne dit pas « déplaisant » ou « méchant », mais *mal*.

Je me sens mal.

J'ai fait quelque chose de mal.

Ce sont les tournures que les gens utilisent.

Et on ne dit pas « Je ne savais pas quoi faire », mais *dans quel trou disparaître*. Comme si votre premier réflexe était de vous enfuir.

Ce soir, les flammes s'élèvent vers le ciel. Le bulletin météorologique a prévu une averse, mais pas la moindre goutte de pluie ne tombe. Tout est recouvert de suie et de cendres, et le feu fait roussir les grands arbres. On sent l'odeur de la fumée jusqu'à Simlångsdalen et Skedala, à des kilomètres de là.

C'est un événement dont les gens se souviendront, un point de référence. Il délimite un avant et un après.

Où vous trouviez-vous quand...

Était-ce avant ou après...

À Tolarp, les habitations et les fermes sont très éloignées les unes des autres. C'est l'exploitation d'Ulrika Antonsson qui se situe le plus près de la maison des Markström et c'est elle qui donne l'alerte.

— Il y a le feu, hurle-t-elle dans le combiné. La maison des Markström est en train de cramer, bordel ! Envoyez les pompiers, les flics, une ambulance et tout le tintouin, et magnez-vous.

Elle sort dans la nuit de novembre et prend une photo pour immortaliser l'incendie. Elle n'est pas la seule à le faire. Plus tard, des journaux les solliciteront. En effet, les photographes des gazettes locales débarquent alors que les pompiers ont déjà commencé à lutter contre les flammes et leurs clichés ne sont pas terribles. La plupart refusent leurs offres, mais Ulrika, elle, a besoin d'argent alors elle vend son œuvre d'amatrice pour une somme rondelette, en toute discrétion. Les images ne tardent pas à s'étaler partout, sans que son nom soit jamais mentionné (elles sont simplement présentées comme des « photos de lecteurs »), mais personne n'est dupe.

D'immenses langues de feu lèchent le ciel noir. La maison marron des Markström est un vieux bâtiment de plain-pied en bois avec des petites fenêtres et un toit plat. Il est équipé d'un poêle à bois, d'un four à gaz, d'une installation électrique surannée en mauvais état et d'une isolation aussi sèche que de la paille. La plupart ignoraient ces détails jusque-là, mais ils ne tardent pas à être de notoriété publique. S'il y a bien une chose que les gens apprennent dans les jours qui suivent la catastrophe de

Tolarp, c'est qu'à peu près n'importe quoi peut provoquer un incendie.

Tout le monde ne se réveille pas. Le petit Isak Nyqvist de Svanåsvägen dort à poings fermés. Idem pour Theo Bengtsson, son meilleur ami. À trois kilomètres de là, Leo fait les cent pas dans le hall d'entrée de l'agent de police Vidar Jörgensson. Le raffut qu'il produit fait remonter son maître à la surface : il ouvre les yeux et pose les pieds sur le sol glacé.

Le labrador l'attend près de la porte d'entrée et aboie à gorge déployée comme si on cherchait à les cambrioler.

— Qu'est-ce qui te prend ? lui demande Vidar en bâillant. Il n'y a personne.

Il ouvre la porte. Le chien lance un regard à l'extérieur. L'air de novembre est d'un froid mordant. Puis Vidar perçoit l'odeur à son tour. Lorsqu'il sort sur la pelouse, il distingue même l'incendie : d'aussi loin, il n'aperçoit qu'une lueur, un dôme orange au-dessus de la cime des sapins.

— Je comprends mieux, commente-t-il. Tu es un bon chien, Leo. Tu as bien fait d'aboyer.

Leo s'ébroue et considère Vidar de ses grands yeux marron.

— Bon, allons voir. (Planté dans l'herbe constellée de givre, Vidar tente de déterminer à quelle distance se situe le feu.) Oui, il faudrait peut-être que j'aille vérifier ce qui se passe.

Il retourne à l'intérieur, s'habille, puis enfle ses gros bottillons. Il pose ensuite les lèvres sur la tête douce de Leo, lui gratouille rapidement l'arrière des oreilles, puis se met en route.

Cependant, il n'a pas revêtu son uniforme. Il le porte depuis quatre ans et il a été témoin de beaucoup de

choses pendant cette période. De ce point de vue, l'uniforme est important, car il fait office de bouclier. Ou d'armure. Ce à quoi on est confronté y reste enfermé.

Pas tout, évidemment. Parfois, on assiste à des scènes dont rien ne peut vous protéger, pas même l'uniforme.

Vidar se déplace sur de vieux sentiers bordés d'une forêt élancée et de champs ouverts parsemés de fermes et d'habitations. Il s'agit de Marbäck, un petit village situé à une dizaine de kilomètres à l'est d'Halmstad. Ceux qui y grandissent s'entendent dire qu'ils appartiennent à une minorité privilégiée. C'est sans doute vrai. Les catastrophes s'abattent rarement ici.

La puanteur dégagée par l'incendie s'intensifie. La coupole incandescente grossit. Au loin retentissent des hurlements de sirènes.

Il passe devant la dernière exploitation de Marbäck, puis bifurque vers le petit pont et la zone située au-delà, connue sous le nom de Tolarp.

La voici, mugissant au cœur de la nuit : la maison des Markström, en proie aux flammes. Ses yeux le piquent. Les pompiers et l'ambulance sont arrivés, de même que ses collègues. À mesure qu'il se rapproche du périmètre bleu et blanc installé par la police, son pouls s'accélère. Le chef d'intervention, un pompier à la carrure imposante dont Vidar a oublié le nom, discute avec l'équipe d'ambulanciers.

— Il y a quelqu'un à l'intérieur ? s'enquiert Vidar.

— Difficile d'entrer, donc on l'ignore, mais on pense que non. Comme la maison est cernée de toutes parts par les flammes, on ne peut rien faire d'autre que la laisser brûler.

— Est-ce que je peux me rendre utile d'une manière ou d'une autre ?

— Vous êtes de la police, n'est-ce pas ?

Vidar acquiesce.

— J'habite là-bas.

Le chef d'intervention tourne les yeux vers l'incendie. Les flammes semblent vivantes.

— Aidez où vous le pouvez, mais tenez-vous à bonne distance du brasier.

Vidar se dirige vers l'ambulance et emprunte une veste de réserve. Il rejoint ensuite les voitures de patrouille où l'un de ses collègues lui remet un stylo et un calepin. À la lueur des flammes, il les aide à maintenir l'ordre, en veillant à ce que personne ne franchisse le cordon de sécurité et en parlant avec les voisins. Presque tout le monde est sorti et tous les regards sont braqués dans la même direction, assistant au même spectacle.

La propriété d'Ulrika Antonsson se situe au sud-ouest. Ils lui ont déjà parlé. La ferme de Josefina Fransson les attend au nord. Elle l'a rachetée, ainsi que le bétail et l'ensemble de l'équipement, à son père âgé quelques années avant sa mort. Au prix de mille couronnes. Une somme symbolique. Elle a quinze ou vingt ans de plus que Vidar, mais il a toujours aimé son look. Sa chevelure abondante est striée de gris, mais sa peau est restée presque lisse. Elle porte un jean et une chemise déboutonnée nouée à la taille sur un débardeur foncé qui dissimule sa poitrine généreuse. Cette dernière constituait le véritable point faible de Vidar. Il en est conscient, mais il y a certaines choses auxquelles on ne peut rien.

— J'ai vu Lovisa rentrer à vélo, explique Josefina. Je crois que ça devait être vers 5 heures. Vous savez, elle travaille à Brooktorpsgården, en ville, maintenant, alors,

généralement, elle prend son vélo pour aller jusqu'à l'abri de bus, puis elle rentre à la maison l'après-midi.

De la bicyclette il ne subsiste qu'un cadre couvert de suie.

— Vous l'avez revue après ça ?

Josefina secoue la tête.

— Mais sa mère et son père sont partis après. Il me semble qu'une de leurs connaissances célébrait ses cinquante ans, alors ils sont à une fête.

— Donc Lovisa était à la maison ?

— Je... je crois. Mais je n'en suis pas sûre. Je ne l'ai pas vue depuis son retour.

Vidar a beau tourner le dos à l'incendie, il continue à le voir, car les flammes se reflètent dans les yeux brillants de Josefina.

Alors qu'il longe le périmètre de sécurité, il s'arrête net. Là, dans l'herbe, gît un gant de travail. Il se retourne vers la maison. Certes, les flammes ont perdu de leur intensité à présent, mais elles ne se sont jamais propagées jusqu'à cet endroit. Vidar passe la main sur l'herbe givrée. Personne ne l'a foulée.

Il lève le bras pour interpeller un de ses collègues.

— Oh ! s'exclame un agent.

— Oui, comme tu dis, commente Vidar.

— Je vais chercher un cavalier. Tu restes ici ?

Vidar reste immobile. Il a froid sans son uniforme. Son collègue revient avec un repère numéroté qu'il enfonce dans le sol avec précaution.

Le gant a manifestement été roussi par le feu et, en l'observant de plus près, on y distingue clairement des taches de sang.

Il faut un certain temps au commissaire pour débarquer mais, tout à coup, il apparaît au centre de l'action,

penché sur un plan d'architecte dont quelqu'un a réussi à obtenir une copie en toute hâte. C'est tout lui. Le commissaire K-G Öberg est un type costaud, vêtu comme un bûcheron, avec de grosses bottes, un pull tricoté main et un pantalon aux multiples poches. C'est un bon chef doté d'une voix puissante. Ses cheveux sont fins et gris, son visage rond et bouffi. Le regard qu'il pose sur Vidar exprime candeur et chaleur. De plus, malgré sa corpulence, il est capable de se déplacer sans le moindre bruit et on l'entend rarement arriver.

— Le jeune Jörgensson ! s'exclame-t-il, surpris. Ah oui, c'est vrai, tu vis là-bas.

— Oui.

— Tu ne commences pas ton service d'ici peu ?

— Dans sept heures et demie.

K-G agite la main.

— Rentre chez toi et dors un peu, bon sang. On va avoir besoin de toi demain.

Ses yeux le brûlent et ses articulations le font souffrir. Il a travaillé toute la journée et maintenant, la moitié de la nuit aussi. Ses épaules sont ankylosées et les muscles de son dos endoloris.

Pour autant, il demande :

— Vous n'avez pas besoin de moi ici ?

— Bien sûr que si. Avec sept heures de sommeil derrière toi.

Vidar transmet les informations qu'il a eu le temps de recueillir, ôte la veste et se dirige vers son domicile après avoir salué ses collègues d'un mouvement de tête. L'aube est encore loin. Derrière lui, les gyrophares qui tournent silencieusement, les voitures de patrouille, les camions de pompiers et les ambulances.

Non loin de là, il repère un mouvement du coin de l'œil. En provenance de la forêt. Vidar s'immobilise et prend une inspiration. Tout est si calme ici.

Puis il voit.

— Hé! lance-t-il en se retournant vers les gyrophares. Hé! Il y a quelqu'un ici.

Quelqu'un qui ne savait pas dans quel trou disparaître.

2.

Isak Nyqvist vit un peu plus haut, sur Svanåsvägen, dans la maison rouge au niveau de l'aire aménagée pour permettre les demi-tours. Les petits pavillons familiaux s'y alignent et Theo n'habite que trois portes plus loin.

Ce matin-là, sa mère s'accroupit près du lit d'Isak pour le réveiller, comme d'habitude. Il perçoit son odeur dans son sommeil. C'est toujours elle qui l'atteint en premier. Elle s'est levée une heure plus tôt pour se préparer avant de partir au travail.

— Isak. Isak, mon cœur. Il est 7 h 30, il faut que tu te lèves.

Les mêmes mots que chaque matin, mais ce ne sont pas eux qui le poussent à ouvrir les yeux, mais la manière dont elle les prononce. La voix de sa mère est différente, distraite en quelque sorte, comme si elle regardait un film passionnant, mais sans vraiment y prêter attention. Quelque chose d'autre s'est immiscé entre les mots. Sa mère paraît effrayée.

— Qu'est-ce que c'est que cette odeur ?

Elle ne répond pas. Ses yeux sont légèrement rougis. D'habitude, ils ne le sont pas.

Isak s'extirpe du lit. Pourquoi est-ce si difficile de se réveiller les jours d'école alors que c'est si facile le samedi et le dimanche ? C'est l'un des grands mystères de la vie.

*

Les vieux ne parlent pas d'un « jardin » mais d'un « courtil ». Isak a récemment remarqué que les personnes âgées s'expriment de manière un peu différente et utilisent des mots qui sortent de l'accoutumée. Il aime leurs sonorités. Edvard dit souvent que les mots constituent l'un des liens avec ceux qui nous ont quittés.

De la fenêtre de la cuisine, il voit au-delà du « courtil », jusqu'au « bûcher » à l'orée des bois et de l'autre côté de la piste cyclable et du muret de pierre complètement envahi par les spirées et les « buissons de boules-de-neige ». Il ignore à qui appartient le « bûcher », mais son toit abrite d'énormes « faucheux ». Juste à côté, il y a de vieux arbres qui croulent sous les grosses « prunes-cerises » rouges et des mirabelles jaunes tout en rondeur, mais elles sont difficiles à atteindre à cause des « lamiers » piquants bien trop hauts. Après l'un des premier givres de l'année dernière, quelqu'un les avait fauchées, comme si un énorme animal doté d'une gigantesque mâchoire était passé par là et avait dévoré les orties. Le prunier était enfin accessible, alors Isak et Theo y avaient grimpé et s'étaient tellement goinfrés qu'ils avaient attrapé la « courante ».

Il n'a plus touché aux prunes depuis et le simple souvenir des coliques dans son ventre suffit à lui donner la nausée.

À présent, il saupoudre ses céréales d'une quantité bien trop importante de sucre, les transformant en délicieux

petits paquets dans son lait fermenté. En temps normal, sa mère le gronde, mais pas aujourd'hui. Elle ne s'est même pas installée à côté de lui pendant qu'il prend son petit déjeuner. Au lieu de ça, elle est avec son père dans le séjour. Il n'est pas encore parti au travail alors qu'il s'en va généralement vers 7 h 15.

— Alors, tu as réussi à dormir ? demande son père.

— Non, répond sa mère. Je vais le conduire aujourd'hui. Le bus scolaire passe par là, alors il ne viendra sans doute pas jusqu'ici. Bon sang, je ne sais même pas quel itinéraire on peut prendre.

Isak est seul devant la table et ne sait pas où poser le regard. C'est un sentiment inédit pour lui et il a envie de rejoindre sa mère, mais il sent qu'il doit s'en abstenir. Il prétend que les flocons dans son bol sont des héros, peut-être des cow-boys ou des soldats, et que le lait est de la lave dangereuse.

Il repère de grosses empreintes de chaussures dans le hall. Elles ont été laissées par une autre personne, quelqu'un de lourd. Ils ont eu de la visite pendant la nuit.

Ce lundi matin est froid et humide. Il est assis sur le siège rehaussé à l'arrière, en route pour son école de Simlångsdalen. Sa mère prend un chemin plus long que les autres jours. Il n'y a pas encore de neige. Ils passent devant les bâtiments de l'ancienne usine. Au-delà des arbres, du côté de Tolarp, Isak distingue des traînées grises qui s'élèvent dans le ciel blanc.

— Qu'est-ce qui se passe, maman ?

— Qu'est-ce que tu veux dire, mon cœur ?

— Papa et toi, vous êtes bizarres et ça sent comme quand on allume la cheminée.

Sa mère reste silencieuse pendant un long moment.

— Je ne sais pas exactement ce qui se passe.

C'est tout ce qu'elle répond et il ne pose pas d'autres questions. Les mains de sa mère serrent le volant si fort que ses phalanges sont blanches. Lorsqu'ils arrivent, Isak doit traverser la cour en courant pour éviter d'être en retard.

À l'école aussi, il y a quelque chose de différent. Irène, la maîtresse d'Isak, a l'air d'avoir perdu quelque chose d'important. Elle sourit, mais son sourire n'atteint jamais ses yeux et, pendant la récréation, elle fume plus que d'habitude.

À la fin de la journée, sa mère l'attend. Son visage est fermé, comme si elle avait mal quelque part mais qu'elle cherchait à le cacher. Lorsqu'ils arrivent à la maison, Isak remarque les empreintes fraîches d'un étranger dans le hall et le paillason n'est pas à sa place habituelle.

— Maman, qui est venu ?

— Comment ça ?

— Le paillason est dans une drôle de position et on n'a pas de chaussures comme ça.

Sa mère marmonne quelque chose, l'air absent.

Theo sonne à la porte un peu plus tard.

Parfois, Theo se comporte de manière un peu étrange quand ils sont à l'école. C'est comme s'il repoussait Isak. Il lui aboie dessus ou il lâche un soupir. Isak ne comprend pas vraiment pourquoi, mais il le fait uniquement quand Torbjörn ou Håkan, ou Malin et Cecilia, sont dans les parages. Mais ça n'arrive que de temps en temps et Theo et lui sont vraiment meilleurs amis. Ils le sont, un point c'est tout. C'est presque comme une « loi de la nature », une expression qu'ils ont récemment apprise en classe, à l'école de Breared.

— Salut, lance Theo.

— Salut.

— On fait un truc ? On va jouer au rocher du roi ?

Isak enfle son blouson et se précipite dans la cuisine.

— Maman, est-ce que je peux...

Sa mère se tient devant l'évier, le regard rivé sur un point de l'autre côté de la fenêtre, les bras serrés autour de son corps comme si elle avait froid. Les larmes ruissellent sur ses joues. Elle sursaute en voyant Isak. Elle s'essuie les yeux et cligne rapidement des paupières.

— C'est Theo qui est là ? Vous sortez ?

Isak reste planté là, le blouson ouvert et une sensation désagréable dans la poitrine.

— Tu es triste, maman ?

Elle sourit et secoue la tête, en continuant à cligner des yeux pour refouler ses larmes.

— Qu'est-ce qui se passe, maman ?

— Pourquoi cette question ? Ils vous ont dit quelque chose à l'école ?

— Non, mais...

— Quoi ?

C'est difficile à exprimer, mais il est sûr qu'il y a quelque chose.

Comme il ne répond pas, elle se penche vers lui et le serre fort, lui chuchotant que tout va bien, qu'il n'a aucune raison de s'inquiéter, que tout ira bien.

— Va jouer avec Theo maintenant.

— Mais...

— Non, je t'assure que ça va, le coupe-t-elle en souriant à travers ses larmes. Je suis juste fatiguée.

— D'accord.

— Tu rentres à quelle heure ?

— À 5 heures.

— Et qu'est-ce que tu fais en cas de problème ?

— J'appelle un adulte.

— Bien.

Elle l'embrasse sur le front. Isak et Theo sortent.

« Il n'y a aucune raison de s'inquiéter. Tout ira bien. »

On aurait presque dit une prière.

3.

Un coin caché se niche à proximité de la maison des Markström. Une ouverture dans les profondeurs de la forêt de Marbäck qui mène à une partie de la rivière Fylleån où le courant est particulièrement violent.

C'est Edvard qui y a emmené Isak la première fois. En fait, il est sans doute la personne qu'Isak préfère entre toutes. En dehors de sa mère, peut-être. Mais, bien sûr, il ne le dirait jamais à quiconque. En tout cas, pas à papa.

Nous ne sommes plus en novembre, mais l'été, par un chaud dimanche d'août, trois mois plus tôt. Isak tient la main d'Edvard tandis qu'ils avancent entre les arbres.

— Tu entends ça, Isak ? lui demande-t-il.

— Non, quoi ?

— Écoute.

Ses cheveux sont aussi foncés que ceux de maman et il a des sourcils broussailleux et de grands yeux marron chaleureux. Ce contraste frappant lui confère presque l'apparence d'un personnage de film d'animation, comme s'il sortait d'une bande dessinée.

Tout le monde dit qu'Isak et Edvard se ressemblent. Il essaie parfois d'imiter son oncle, mais c'est dur. Quand il

cherche à marcher ou à bouger comme Edvard, ses mouvements paraissent raides et saccadés.

Isak le considère et tend l'oreille.

— Tu l'entends maintenant ?

Au-dessus d'eux, les frondaisons des arbres oscillent légèrement dans la brise, des insectes bourdonnent et le vieux tracteur de Göran Antonsson crachote au loin. Il y a un autre bruit aussi, qui s'est intensifié et évoque des flots sourds à l'arrière-plan.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Viens, tu vas voir.

Ils progressent rapidement entre de vieilles souches et des racines épaisses qui enjambent le sentier. La rumeur s'amplifie dans les oreilles d'Isak et l'excitation enfle dans sa poitrine.

Parfois, Edvard est un peu comme un papa. Isak ne l'a jamais dit à voix haute parce qu'il ne veut pas blesser son père, mais il lui arrive de le penser. Papa est rarement là et il travaille souvent tard parce qu'ils ont besoin d'argent. Des fois, il s'absente également le week-end. Il est mécanicien suppléant pour un type de la ville qui pilote des voitures de course et les compétitions se déroulent souvent le samedi et le dimanche.

Les journées qu'ils passent, avec Edvard, sont les meilleures. Elles remplissent à la fois Isak d'enthousiasme et d'un sentiment de sécurité. Marcher dans la forêt, sa main dans celle plus grande d'Edvard, lui donne l'impression d'être à sa place dans le monde.

— Là, finit par dire Edvard, en pointant du doigt. Regarde, Isak.

Il n'a jamais rien vu de tel. L'eau se déverse avec une telle force qu'elle produit une écume blanc et brun. Elle s'abat avec violence sur les rochers en faisant gicler

de grandes gerbes. La cascade s'élève plus haut que les plus grands sapins et il faut presque crier pour se faire entendre par-dessus le vacarme.

Un vol d'oiseaux s'élance soudain dans le ciel, comme si quelque chose les avait effrayés et Isak sursaute. Edvard entoure ses épaules d'un bras rassurant.

— Tout va bien, mon petit. C'est magnifique, non ?

— C'est géant.

— Tu connais son nom ?

— Non.

— La chute des Danois.

L'humidité flotte tout autour d'eux, rendant l'air épais. Edvard et Isak s'asseyent sur le sol tiède de la forêt. Isak est déjà capable de s'orienter dans ce secteur. Edvard et sa mère – son père aussi, en fait – lui ont appris comment on pouvait utiliser la nature comme une carte, à condition de savoir la lire. En regardant autour de lui, il peut déterminer où il se trouve, à quelle distance des chutes et de sa maison, et la position du sentier le plus proche pour se rendre au champ là-haut.

— Tu as passé un bon été, Isak ?

— Oui. Et toi ?

— Excellent.

— J'aime bien Lovisa, dit Isak. Tu devrais la voir plus souvent.

Edvard éclate de rire.

— Je la vois très souvent.

— Mais pas quand je suis là.

— Non, mais on travaille tous les deux, tu sais. On n'a pas de vacances d'été comme toi.

— C'est comme ça quand on est grand ?

— Oui. En tout cas, quand on a vingt-cinq ans.

— C'est ton âge ?

— Ça te paraît vieux ?

— Oui. Moi, je n'ai que sept ans.

— Tu ne dois pas dire « que ».

Isak observe la grande cascade devant eux. Il ne peut rien lui arriver de mal ici. Aussi longtemps qu'il reste avec Edvard, tout ira bien.

— Pourquoi on l'appelle la chute des Danois ?

— Eh bien... Je vais te l'expliquer. Ça remonte à très, très longtemps, commence-t-il comme s'il racontait un secret. Ça se passait en été, comme maintenant, mais à une époque très lointaine. La Suède était en guerre avec le Danemark. Le roi suédois s'appelait Charles XI et les Suédois avaient remporté une bataille importante. Les Danois, qui avaient perdu, s'étaient enfuis dans les profondeurs de la forêt, du côté de Marbäck. Ils avaient longé les rapides et ils avaient fini par atterrir ici. Tu vois les deux sapins les plus grands là-bas, de chaque côté ? poursuit Edvard, en désignant le sommet de la cascade.

Isak fixe le ciel pâle en plissant les yeux.

— Ouais.

— À cette époque-là, il y avait un pont suspendu entre ces arbres afin qu'on puisse traverser les rapides et les Danois avaient besoin de le faire. Il était très étroit, oscillait et tremblait.

Un frémissement parcourt la poitrine d'Isak, qui glisse sa main dans celle d'Edvard.

— Et à ce moment-là, alors qu'ils se trouvaient au milieu du pont, quelque chose s'est produit. Le pont a cédé et les soldats ont dégringolé dans l'eau.

Ils tombent. Isak se les représente, avec leur silhouette sombre qui se détache sur la cascade blanche avant de plonger sous la surface et de disparaître.

— Mais, reprend Edvard en dressant un index d'un air perspicace. Ce n'était pas un accident, parce que le roi suédois et ses troupes leur avaient tendu une embuscade, juste derrière les arbres. Ils avaient pisté les Danois en secret et, au bon moment, ils étaient sortis de leur cachette et avaient coupé le pont.

— Ça file vraiment la frousse, chuchote Isak, tout excité, en serrant la main de son oncle.

— On raconte qu'après, le roi suédois se tenait pile à l'endroit où nous sommes et qu'il observait les rapides où les Danois avaient chuté. C'est pour ça qu'on a baptisé l'endroit « la chute des Danois ».

— Wouah !

— Et le plus gros des rochers, là-bas, au milieu de la cascade, tu le vois ?

Il émerge au milieu des flots, de la taille d'un homme, brillant et ancien.

— Oui.

— On le surnomme le rocher du roi. (Edvard ramasse une petite pierre et se lève.) Et maintenant, je vais te montrer un truc que mon père nous a appris, à moi et à ta mère, et qu'il tenait lui-même de son père.

— Qu'est-ce que c'est ?

Edvard sourit.

— Tu vas voir.

4.

Isak se souvient avoir éprouvé le sentiment d'être étrangement proche d'une chose très importante ce jour-là. Après tout, le fait que le roi suédois ait visité Fylleån, leur rivière, et ait réussi à tuer les méchants Danois était absolument fantastique.

Était-ce exact ? Selon la maîtresse d'Isak, le roi Charles XI n'avait jamais mis les pieds ici. D'après elle, toute cette histoire est improbable.

Mais elle pourrait quand même être vraie.

Isak et Theo ont laissé leurs vélos à quelque distance de l'eau. Le froid et l'humidité s'accroissent à l'ombre des conifères, et le nez et les joues de Theo virent au rouge écarlate tandis qu'ils réunissent des pierres. Une fois qu'ils en ont rempli leurs poches, ils fixent le rocher du roi en plissant les yeux et en reniflant.

— À toi l'honneur, déclare Isak.

— C'est toujours moi qui commence.

— C'est parce que tu n'arrives jamais à dire « à toi l'honneur » en premier.

Les règles sont simples : il faut atteindre le rocher du roi. Si on le manque, on doit avancer d'un pas vers l'eau. Si on le touche, on peut rester où on est. Quand on joue

à deux, le jeu prend fin quand un joueur n'a plus le courage de faire un pas supplémentaire dans les rapides. Quand il y a plus de deux joueurs, la partie s'achève quand il ne reste qu'une personne à ne pas avoir abandonné.

Une fois qu'un participant est entré dans l'eau, les autres doivent avancer de deux pas s'ils ratent le rocher et qu'ils sont encore sur la terre ferme. Quiconque se trouve déjà dans l'eau et ose continuer à avancer attire les autres vers le bord, vers une fin inexorable.

Isak se dit que les règles sont si incroyablement futées qu'on se demande qui a bien pu être assez génial pour inventer un jeu comme le rocher du roi. Même Edvard n'est pas aussi intelligent.

Theo lance la première pierre. Elle décrit une ellipse dans l'air, puis heurte la surface de l'eau. Theo fait une grimace et avance d'un grand pas.

— C'est pas passé loin pour un premier essai.

Isak manque la cible aussi. Theo jette un autre projectile qui dessine un bel arc avant d'atteindre le côté droit du rocher du roi en produisant un formidable *clac* (l'un des meilleurs sons au monde), puis elle rebondit et tombe dans les flots tumultueux.

Isak ne réussit pas à le toucher cette fois-là, mais y parvient au tour suivant et ils se suivent l'un l'autre vers l'eau.

— Tu te souviens la fois où Anton a joué avec nous? demande Theo en ricanant, avant de viser et de lancer.

Anton est dans l'autre classe du même niveau qu'eux et il habite un peu plus loin, du côté de Simlångsdalen. Il était déjà au milieu des rapides, avait visé mais manqué le rocher et pas qu'un peu. Il s'était tourné vers les autres,

avait haussé les épaules et souri, mais tout le monde avait pu lire la peur dans ses yeux.

On aurait dit qu'une main invisible s'était emparée de sa cheville sous l'eau et avait tiré dessus. Ils avaient entendu un bruit sourd, comme quand on saute à pieds joints sur un paillason avec des bottes, au moment où l'arrière de la tête d'Anton avait violemment heurté quelque chose sous la surface.

Puis son corps était devenu tout mou.

— Anton, avait crié Theo. Ça va ?

Anton n'avait pas réagi. Son épaisse tenue d'hiver s'était imbibée d'eau et alourdie. Le courant avait commencé à l'emporter, loin d'eux.

Ils s'étaient précipités dans l'eau et avaient saisi les vêtements d'Anton, s'entraînant pour le ramener sur le rivage. Il était lourd, bien plus qu'il n'en avait l'air. Il gisait sur le dos, les yeux clos, totalement inerte. Theo paraissait effrayé.

— Il est... Il est mort ?

Isak avait secoué la tête.

— Il respire.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? avait demandé Theo.

À ce moment-là, Anton avait grimacé et l'avait attrapé par le cou pour essayer de se redresser.

— Ça va, s'était exclamé Theo. Il va bien. Ne dis rien à personne ou on n'aura plus jamais le droit de jouer au rocher du roi, d'accord ? Ça va, non ?

— Je pense, avait couiné Anton.

Ils étaient rentrés chez eux et Isak n'avait jamais été aussi proche d'un désastre.

Jusqu'à maintenant, peut-être. Difficile à savoir. La journée a été tellement étrange. Maman est triste et Irène

semblait bizarre aussi. Et puis il y avait ces empreintes de chaussures sur le paillason de l'entrée.

— Pourquoi tout le monde se comporte de manière si curieuse ?

— Une maison a brûlé la nuit dernière, annonce Theo d'une voix pleine d'autorité.

Il affiche la même allure que les adultes quand il s'est passé quelque chose de grave.

— Ouais, je sais, mais...

— Tu as raté le rocher, tu dois faire un pas.

Le vent est froid et de la fumée flotte encore dans l'air. Isak avance d'un pas. Theo lance une pierre. « Une maison a brûlé la nuit dernière. » Ces mots ont une résonance tellement sinistre.

— La maison de qui ?

— La marron, à Tolarp.

— Qui habite là-bas ?

— Je ne sais pas trop, admet Theo. Papa n'a pas voulu m'en dire plus. Je vais demander à Jacke en rentrant à la maison.

Jacke, c'est le grand frère de Theo. Ils continuent à jouer. Isak manque la cible. Il avance de deux pas dans l'eau noire, mais elle est tellement froide qu'il a l'impression que ses pieds vont se détacher. Une sensation glacée remonte le long de ses jambes et il finit par se mettre à trembler.

— On dit match nul ?

— Ça me va, répond Theo en claquant des dents.

Cette nuit-là, alors qu'Isak est allongé dans son lit, il écoute sa mère et son père à travers la cloison.

— Il doit y avoir un malentendu, dit sa mère.

— Espérons-le, répond son père. Mais tu sais...

— Je sais quoi ?

— Oh, rien, c'est juste que... je pensais juste à August.

— À mon père? s'étonne sa mère qui semble presque en colère. Pourquoi?

Puis ils se taisent et il règne un tel silence qu'Isak perçoit les battements de son cœur.

Ensuite, il entend de drôles de bruits étouffés. Des sanglots et des reniflements. Ils proviennent de sa mère. Il a envie de se précipiter dans la chambre de ses parents et de la serrer dans ses bras, mais il n'ose pas. Parfois, on pressent tout simplement qu'il vaut mieux rester à l'écart.

La dernière pensée qui traverse l'esprit d'Isak avant qu'il s'endorme concerne ses céréales du matin, ses cow-boys et ses soldats, la manière dont le lait, cette lave incandescente, les a lentement engloutis.

5.

L'arbre généalogique de Vidar Jörgensson est profondément enraciné dans le terroir de Marbäck. Il est originaire d'ici, comme son père, son grand-père et son arrière-grand-père avant lui. C'est là qu'il se sent chez lui, dans une petite maison jaune avec des ornements blancs, un âtre ouvert et un chien que ses connaissances promènent quand Vidar doit effectuer des heures supplémentaires.

Le métier de policier fait partie de son héritage. Sven, le père de Vidar, exerçait cette profession avant de tomber malade et de mourir. Cela remonte à trois ans. Vidar vit depuis avec une espèce de vide dans la poitrine où quelque chose s'est figé, en quelque sorte.

Les images de la nuit s'attardent en lui. De nombreux points d'interrogation subsistent. L'incendie de la maison a alimenté les discussions à la radio toute la matinée, de même que la nouvelle de la réponse positive apportée par les électeurs suédois au référendum sur l'entrée dans l'Union européenne, le premier depuis le vote national portant sur l'énergie nucléaire organisé quatorze ans plus tôt. Par une minuscule marge. La moitié du pays ne veut pas s'y joindre ; à Marbäck, quasiment personne n'a voté

« oui ». Les débats dans le village ont été fréquents, prolongés et houleux.

Comparée à l'incendie à Tolarp, la question de l'UE semble lointaine et insignifiante. Tous les habitants sont frappés de stupeur.

Ce matin-là, il arrive au poste de police du centre-ville d'Halmstad, près de Slottsparken et du tribunal, un bâtiment d'acier et de verre gris et blanc comptant six étages qui, de loin, évoque avant tout un institut psychiatrique. Il se dresse tel un œil vigilant au-dessus d'Halmstad, la petite ville côtière qui a connu une croissance fulgurante.

Vidar se change et, au cours de ce processus, il devient presque une autre personne : sa fatigue s'évanouit, remplacée par la sensation d'être en pleine possession de ses moyens. Plusieurs de ses collègues qui viennent de finir leur service ont passé la nuit à Marbäck, mais sont arrivés sur place alors que Vidar était déjà rentré chez lui.

— Le spectacle n'avait franchement rien de réjouissant, commente Markus en prenant une tasse de café au distributeur installé dans le vestiaire. Quand ils l'ont sortie, je veux dire.

Markus Danielsson a le même âge que Vidar et est originaire de Laholm. Ils ont fait leur service militaire ensemble, mais ne sont devenus proches qu'à l'école de police, quand ils se sont rendu compte qu'ils étaient les seuls à venir de la région du Halland dans la classe. La nuit a maculé l'uniforme de Markus de boue et de suie.

— Tu n'étais pas au courant, reprend Markus en regardant Vidar. Pardon, je pensais...

— C'était elle ? Lovisa ?

— En effet, confirme Markus.

Vidar presse le bouton pour obtenir une tasse aussi. Un poids pèse sur ses épaules et un élanement lui traverse la poitrine, au niveau du cœur. Il boit une première gorgée de café, trop chaude et amère.

— Est-ce qu'on a identifié l'origine du feu ?

Markus secoue la tête.

— Pas encore, apparemment. Écoute, avant que j'oublie, pour dimanche, tu sais... je peux demander à Hanna d'amener quelqu'un si tu veux.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Tu es sûr ?

— Oui, certain.

Vidar perçoit les bruits en provenance du bâtiment et de la rue. L'odeur des uniformes et du cuir, les casiers qui s'ouvrent et se referment dans le vestiaire. Il tourne les yeux vers le miroir. Malgré les horreurs, ça lui procure toujours un sentiment agréable, celui d'être à sa place.

*

— UE ou pas UE, commence K-G Öberg, qui se tient devant la fenêtre, les mains enfoncées dans les poches et la bedaine pointant vers les plantes vertes que sa secrétaire s'efforce de garder en vie, énergie nucléaire ou pas énergie nucléaire, en Suède, c'est toujours tout ou rien. Vous y avez déjà réfléchi ? Noir ou blanc, haut ou bas. Ça paraît simple, mais au bout du compte, ça n'y change foutre rien.

C'est la première fois que Vidar entre dans cette pièce alors qu'il a intégré la maison quatre ans plus tôt. En tant qu'agent de police, on se charge des tâches que personne d'autre n'accepte ou n'a le temps d'accomplir. On effectue des maraudes dans les rues, on recherche des patients

échappés du service psychiatrique, on gère les déséquilibres, on répond aux appels à l'aide, on prête main-forte au service des passeports, on envoie des drogues au laboratoire national de la police, on enregistre les tuyaux fournis par le grand public et on rédige des rapports. Se rendre dans le bureau des commissaires ne fait pas partie de votre quotidien.

— Ça fera sûrement évoluer la situation, répond Vidar. À long terme.

— On continuera à devoir payer des impôts et, tôt ou tard, on va tous mourir. Les choses importantes dans la vie changent rarement.

Le repaire de K-G est plus petit que ce que Vidar avait imaginé. Un bureau et un fauteuil, une étagère String débordant de dossiers bleus, des tas de documents, quelques photographies, un diplôme de management. C'est tout.

— Lovisa Markström, reprend-il. Elle n'était franchement pas belle à voir.

— Oui, c'est ce qu'on m'a dit.

Le commissaire tourne la tête.

— Vous la connaissiez ?

— Ce serait exagéré de dire ça.

— Mais que savez-vous à son sujet ? Vous êtes de là-bas, après tout.

— Elle a une vingtaine d'années ou peut-être même carrément vingt ans, maintenant que j'y pense. Elle travaille à Brooktorpsgården, ici, en ville. C'est une jeune femme intelligente et respectable. J'ai du mal à imaginer qu'elle puisse être connue de nos services. Lovisa est bossue et tout ça. Jolie et amicale, enfant unique. Hans et Erika, ses parents, sont de braves gens, très appréciés dans le coin. Lovisa aussi, ajoute-t-il. D'après les personnes

que j'ai interrogées, Hans et Erika participaient à un repas d'anniversaire en ville. Ils avaient prévu de prendre un taxi pour rentrer, mais je ne les ai pas vus.

— Non, on les a directement emmenés à la cellule de soutien psychologique.

L'homme imposant se tourne vers son bureau et tend une feuille de papier à Vidar.

— Il n'y avait pas de particules de suie dans sa bouche. Ni dans sa gorge et ses poumons.

Les yeux de Vidar parcourent le document, le texte d'une froideur toute technique. C'est l'une des premières choses qu'ils vérifient, d'où le fait que cette information leur ait été communiquée si rapidement. Pour reprendre les termes du rapport, Lovisa Markström n'a pas « respiré à proximité d'un incendie ».

Vidar fixe les lignes.

— Elle était morte avant le déclenchement du feu.

— Exact, confirme K-G.

— On sait comment elle est morte ?

— Traumatisme crânien causé par un objet contondant.

— Donc, il s'agit...

— Oui.

K-G observe Vidar en clignant sans cesse des yeux, avant de lui tendre un autre document.

— Voici les informations qu'on a pu réunir jusqu'à présent. On vient de me transmettre cette liste. Elle a été compilée en toute hâte, sur la base de nos auditions initiales des gens. En plein milieu de la nuit, par-dessus le marché, alors il faut sans doute la prendre avec des pincettes. Mais est-ce que ces personnes vous sont familières ?

Vidar consulte la liste, qui comporte cinq noms.

— Je pense.

— Est-ce qu'il manque des noms ?

Se trouver face au commissaire l'impressionne. Il devrait dire un truc malin.

— Pour autant que je sache, toutes ces personnes sont du coin. Est-ce qu'on devrait envisager qu'il puisse s'agir d'autre chose ?

— Dans la plupart des cas, le coupable a un lien avec la victime donc on part de ce principe. Mais qu'est-ce que tu veux dire ? Tu as une idée particulière en tête ?

— Non, enfin je ne crois pas que ce soit eux et vous avez sans doute raison mais il y a, par exemple, cette équipe de cambrioleurs qui a sévi dans le nord de la Scanie et du côté de Laholm ces derniers temps. Sans parler des réfugiés qui arrivent dans le pays. On en a même récupéré un à Marbäck, un gamin qui s'appelle Nali. Je ne dis pas que ce sont eux non plus mais, en tout cas, c'est le genre de rapprochements que les médias pourraient établir. Ça jouerait en notre faveur si on pouvait éliminer ces hypothèses. Par exemple, en déclarant publiquement que rien n'a été volé dans la maison, si c'est effectivement le cas.

— Pas bête, Jörgensson. Très perspicace même. Difficile de dire si quelque chose manque, vu l'ampleur des dégâts. Il ne reste pas grand-chose et l'établir va prendre du temps. Du temps dont on ne dispose pas pour le moment. Peu importe leur origine, mais qu'est-ce que des réfugiés viendraient fabriquer à Marbäck ? Et puis, cette bande de cambrioleurs n'a été repérée nulle part dans notre secteur, donc ils ne sont probablement pas impliqués non plus. Mais bien essayé quand même. (Il

désigne la liste du menton.) Quelqu'un d'autre qui aurait échappé à notre attention, d'après vous ?

— Oui... elle sortait avec Edvard Christensson.

— Exact, opine K-G en passant une main charnue dans sa barbe. J'ai oublié de l'inclure. Qu'est-ce que vous savez au sujet de Christensson ?

— On a fréquenté la même école. Il a quelques années de moins que moi. Pour autant que je me souviens, il était intelligent, mais chahuteur. Toute la famille Christensson est un peu problématique, en tout cas du côté des hommes. C'était un sacré fouteur de merde quand il était plus jeune. De ce point de vue-là, la pomme n'était pas tombée loin de l'arbre.

— Comment s'appelle son père ?

— August. Il a bossé à l'usine pendant des années avant sa fermeture et je parierais qu'il a pas mal picolé dans les années qui ont précédé sa mort. Il traitait Sara, sa femme, assez... durement, si on peut appeler ça comme ça.

Le père de Vidar lui avait souvent raconté des histoires concernant August Christensson. Enfant, Vidar avait lui-même vu plus d'une fois Sara boiter ou couverte d'hématomes, mais ce n'est que bien plus tard qu'il avait compris ce que cela devait signifier.

— Je ne pense pas qu'August était un mauvais bougre au fond, ajoute Vidar. Mon propre père a eu maille à partir avec lui à plusieurs occasions et il était de cet avis. Mais August était un foutu bagarreur.

K-G lâche un gloussement.

— Bagarreur, bien sûr. Je suppose qu'on peut dire ça comme ça. Pas un mauvais bougre, vous dites ? À quel stade on cesse d'être un brave type ? Moi aussi j'ai entendu parler de lui. Il lui arrivait de tabasser son

épouse. Et ce genre de chose se transmet souvent de génération en génération. (Les joues de Vidar s'enflamment.) Mais c'est bien, Jörgensson, très bien. C'est important de se montrer honnête. Il se pourrait que vous ayez raison, mais je n'y crois tout simplement pas. Que devient Christensson ces temps-ci ? Edvard, j'entends.

— Je sais qu'il travaille à temps partiel à la maison de retraite de Simlångsdalen, mais il me semble avoir entendu qu'il bosse aussi comme extra en tant que barman en ville, à la salle de billard et de bowling. Je ne serais pas surpris qu'il figure quelque part dans nos registres, pour une raison ou une autre. Je ne suis pas sûr qu'il reste toujours dans les clous, si vous voyez ce que je veux dire.

— Il a une sœur, non ?

— Eva, répond Vidar en acquiesçant.

— Qu'est-ce que tu peux me dire à son sujet ?

— Elle habite de ce côté-là aussi, mais sur Svanåsvägen. Elle travaille pour le service dentaire public et elle est mariée à un mécanicien. Ils ont un enfant, un petit garçon.

— C'est tout ?

— Eh bien... (Pensif, Vidar se gratte le menton.) Le père de Lovisa ne voyait pas vraiment sa relation avec Christensson d'un bon œil. Il n'aime pas ce dernier. J'ignore pourquoi mais, en même temps, ce n'est pas très difficile à deviner.

K-G ne prend pas de notes. Il ne le fait jamais. Les mauvaises langues estiment que c'est du je-m'en-foutisme. D'autres, plus respectueux, affirment qu'il n'a pas besoin de coucher les choses sur le papier pour les mémoriser. Impossible de dire qui a raison. Peut-être que l'un n'exclut pas l'autre.

— C'est tout ?

— Oui..., hésite Vidar, tout en fouillant sa mémoire. En rentrant chez moi, dimanche soir, j'ai découvert Edvard dans la forêt, près de la maison des Markström. Il présentait des traces de brûlures, était couvert de sang et dans un sale état.

— Tout à fait. C'est peut-être le seul fait qui importe.

— Vous lui avez parlé ?

— Il est encore trop secoué, à ce qu'il dit. Mais nous allons le faire. (K-G désigne la liste.) Ils habitent tous dans ce coin, alors rendez-moi service et auditionnez-les tous. Relevez leur alibi et tous les trucs habituels et vérifiez que tout colle. Mais surtout, demandez-leur ce qu'ils savent sur Christensson.

Vidar baisse les yeux sur la liste. Voilà pourquoi Christensson n'y figure pas.

— Vous préféreriez vous occuper des passeports, Jörgensson ? demande K-G en gloussant, à moitié sur le ton de la plaisanterie et à moitié sur celui d'une menace subtile.

— Non, merci.

— C'est bien ce que je pensais. Maintenant, débarrassez-moi le plancher.

6.

Il était censé voir Edvard le dimanche, mais ce ne fut pas le cas. Au lieu de ça, Isak, sa mère et son père se rendirent au supermarché Gekås d'Ullared pour y faire un gros plein. À y réfléchir, c'était bizarre de faire ça, parce que ce magasin se situe assez loin de chez eux et que l'essence n'est pas gratuite.

Le père d'Isak est mécanicien, alors s'il y a bien une chose qu'Isak a apprise, c'est ce truc au sujet de l'essence. D'après son père, ça justifie de voter pour les Modérés. Ce sont les seuls à estimer qu'on doit conduire une voiture. Tous les autres partis veulent que vous vous déplaçiez à vélo ou ce genre de conneries.

Ullared n'est pas la porte à côté. On doit consommer pas mal de jus pour s'y rendre. On ne dit pas « essence », mais « jus ». Peut-être que c'est moins cher chez Gekås, parce que sa mère n'arrête pas de s'exclamer et de s'extasier devant des flacons de shampoing, des torchons et des bougies. Mais au total et en tenant compte du jus, bien sûr, plus le fait qu'ils doivent aller au restaurant ce jour-là parce que sa mère n'a absolument pas eu le temps de préparer un pique-nique, est-ce que ça ne revient pas plus cher que de faire les courses à l'Ica de Dalen ?

Quoi qu'il en soit, c'est la raison pour laquelle Isak n'a pas vu son oncle dimanche dernier, parce qu'il était à Gekås. D'habitude, il passe chaque dimanche avec Edvard pour que sa mère et son père puissent profiter d'une journée à deux par semaine.

La première neige tombe, rendant le monde lumineux et silencieux. Emmitoufflé, Isak est de sortie et essaie de faire une boule en attendant Theo et Karl. Ça marche, mais ça demande des efforts parce que la neige est encore poudreuse.

Soudain, il ressent une envie très urgente de faire pipi. Il retourne précipitamment à l'intérieur et ouvre la porte à la volée. Papa est rentré et il commence à faire noir. Tandis qu'il est assis sur la cuvette, il entend ses parents discuter dans la cuisine.

— Lovisa Markström, disent-ils.

Ils ne peuvent quand même pas parler de la Lovisa d'Edvard, si ? Il repense à ce jour d'été dans la forêt avec Edvard, la première fois qu'il a entendu l'histoire du rocher du roi. Une vague de chaleur envahit sa poitrine. C'est ce qu'Edvard doit ressentir quand il pense à Lovisa.

Une fois qu'il a fini, il se faufile hors des toilettes et emporte le téléphone sans fil dans sa chambre. Il compose le numéro d'Edvard et attend.

Les sonneries se succèdent, mais son oncle ne répond pas.

Un craquement se fait entendre derrière lui. Isak se retourne, le combiné toujours plaqué contre son oreille.

Son père se tient là.

— Isak, qui appelles-tu ?

— Je...

— Isak, donne-moi ce téléphone.

— Je voulais juste appeler, proteste-t-il d'une voix sans force.

Son père lui prend l'appareil. Sa mère entre, les yeux rouges.

— Il y a un problème ? s'enquiert-elle.

En voyant le numéro, elle pince les lèvres.

— Est-ce que Lovisa est morte ? chuchote Isak. Edvard doit être vraiment triste, alors je voulais juste l'appeler pour lui demander comment il allait.

— Mon cœur, dit-elle en l'entourant de ses bras, et il ne comprend plus rien.

On sonne à la porte.

Theo et Karl sont arrivés.

7.

Vidar s'est garé dans la partie orientale de Marbäck. Une fine bruine tombe et il imagine le chaos qui doit régner autour de la scène de crime, à Tolarp, tandis que les techniciens s'activent pour protéger les indices qu'ils ont découverts. Quatre d'entre eux se trouvent sur place : deux spécialistes des scènes de crime et deux enquêteurs incendie. La chronologie des événements s'éclaircit à mesure que leur travail progresse.

Tout a commencé dans la cuisine. C'est là que Lovisa Markström a été frappée à mort, avec le chandelier noir de ses parents. On lui a défoncé le crâne, plus ou moins entre 23 h 30 et minuit. Ensuite, l'auteur du crime s'est rendu dans le garage pour y récupérer un jerrican d'essence.

La maison n'a pas tardé à brûler comme un fétu de paille, une image imprimée dans l'esprit de Vidar. C'est la fin de l'après-midi. La journée de Vidar a été longue et a essentiellement été consacrée aux hommes dans la vie de Lovisa Markström. Aucun signe inquiétant n'a retenu son attention.

Dans un premier temps, Jon-Erik Pettersson, un ex-petit ami, originaire de Simlångsdalen, n'était pas

localisable. Il était ensuite apparu qu'on l'avait expulsé et qu'il s'était réfugié chez un ami, à Halmstad. Il dormait à poings fermés au moment du crime, ce que son ami, réveillé par les « putains de ronflements » de Jon-Erik, avait pu confirmer. Il l'avait vu sur son lit, heureux comme un pape, peu avant minuit. Jon-Erik n'avait rien de bien flatteur à raconter au sujet d'Edvard Christensson, bien au contraire. « Ce salopard devrait être enfermé. Il est dangereux. Je l'ai vu salement tabasser un mec au B&B il y a environ un an. »

Un de ses collègues au magasin Team Sportia avait fourni un alibi à Tom Johansson, l'un des clients réguliers de Brooktorpsgården. Tom n'avait rien de très positif à ajouter à propos de Christensson lui non plus. Ni quoi que ce soit d'ailleurs : « Je ne sais pas, c'est le type avec lequel Lovisa sortait ces temps-ci ? »

Hampus Lundberg participait à une réunion familiale à Steninge jusqu'après minuit. Comme le trajet de retour prenait quarante-cinq minutes, il pouvait également être éliminé.

En fait, il ne s'agit même pas vraiment de tentatives pour identifier un suspect possible, mais juste de vérifier des alibis, et lors de chaque enquête criminelle, on en examine des dizaines, parfois des centaines. Ce n'est qu'une nouvelle fournée.

Dennis Götmark habite dans une vieille maison délabrée. C'est un ami de Billy Oredsson, un homme qui a apparemment manifesté de l'intérêt pour Lovisa Markström il y a un an ou deux. Bill est censé avoir passé toute la soirée avec Dennis dimanche dernier. À l'en croire, il serait arrivé vers 19 heures et serait resté jusqu'après minuit.

Dennis vient de rentrer chez lui. La portière côté conducteur de sa voiture est ouverte et il transbahute deux lourdes boîtes à outils vers la maison. Ses vêtements de travail sont maculés de taches blanches.

— Vidar? s'étonne-t-il. Ça fait un bail.

À une époque, ils ont usé leurs fonds de culotte à l'école ensemble, comme presque tout le monde dans le coin. Vidar se rappelle que Dennis a franchi les cinq mètres au saut en longueur. N'avait-il pas remporté un prix? Si, il lui semble bien.

— Je ne vais pas t'embêter longtemps, annonce Vidar. Je suis là dans le cadre de mon travail, comme tu peux le constater.

Cela lui fait un drôle d'effet, comme s'il devait tenir une personne qu'il connaissait bien à bonne distance.

— C'est au sujet de l'incendie?

— Oui.

— Absolument affreux, commente Dennis en secouant la tête. C'est vrai qu'elle a été tuée?

Vidar sort son bloc-notes.

— Je ne suis pas sûr. On ne nous raconte pas grand-chose. Pour l'instant, je recueille les témoignages des gens sur cette journée. Peut-être que quelqu'un a vu ou entendu quelque chose sans y prêter attention, mais ça pourrait se révéler important. On veut juste ne rien négliger.

Dennis ferme la portière.

— Entre. Je vais préparer du café.

Un peu plus tard, ils sont donc installés à la petite table de la cuisine, chacun devant une tasse au motif floral. *Il y a vraiment des gens qui achètent des mugs de ce genre?* Dennis doit les avoir hérités de sa mère ou quelque

chose comme ça. Vidar verse un nuage de lait dans le sien.

— Comment ça se passe au boulot ? demande Vidar.

C'est une question de base, un moyen facile d'engager la conversation.

— C'est tendu. Tu sais comment c'est, répond Dennis dont les larges épaules s'affaissent. Beaucoup de travailleurs arrivent d'Europe de l'Est. Tous les gros projets de construction vont aux entreprises en ville. Tu sais, quand on était petits, il y avait même du boulot ici, dans le village. Maintenant, il faut aller à Dalen et je suppose que même là-bas, il n'y en aura bientôt plus. Et toi ?

— Eh bien, c'est pour ça que je suis là, en fait, déclare Vidar, comme pour souligner que la situation le met mal à l'aise. Est-ce que tu peux me dire ce que tu faisais dimanche dernier ? Enfin, surtout dimanche noir, précise-t-il.

— C'était une journée de week-end normale, rien de spécial. Je suppose que j'ai dû sortir faire des trucs, quelques courses et ce genre de choses, pendant la journée, avant la fermeture des magasins. Je ne pense pas avoir vu quoi que ce soit qui sorte de l'ordinaire. Tout était comme d'habitude.

Vidar attend la suite.

— Et le soir ?

— Ah oui, j'ai eu de la compagnie ce soir-là.

— De qui s'agissait-il ?

— Billy. Tu sais, Billy Oredsson.

Vidar note le nom.

— À quelle heure est-il arrivé ?

— Vers 7 ou 8 heures, peut-être. On a joué aux cartes et taillé une bavette en descendant quelques bières, ce genre de trucs. En fait, il était juste venu pour me déposer

ça, ajoute-t-il en désignant une perceuse électrique qui gît sur le sol de l'entrée. Il me l'avait empruntée, mais, ensuite, il est resté.

— Combien de temps, à peu près ?

— Euh, tu sais, je n'en ai pas la moindre idée. Il était passé minuit, en tout cas.

— Vous ne deviez pas vous lever pour aller bosser le lendemain ?

— Si, confirme Dennis en fronçant les sourcils. Pourquoi ?

— Je me disais juste que les gens rentraient peut-être un peu plus tôt dans ces cas-là.

— Je vois, répond Dennis en baissant les yeux et en déplaçant légèrement sa chaise. Mais on a quand même dormi quelques heures. Pas de quoi fouetter un chat.

— Billy connaissait Lovisa, non ?

— Oui, en effet.

— On m'a dit qu'elle lui plaisait, si tu vois ce que je veux dire.

— Tu lui as parlé ?

— Oui.

— Comment va-t-il ?

Vidar réfléchit à la question.

— Pas très bien, j'ai l'impression.

— Je crois qu'il en pinçait sacrément pour Lovisa. Comme Jon-Erik, à Dalen. Lui aussi était assez déprimé quand je l'ai vu ce matin. Tu lui as parlé aussi ?

— Oui, confirme Vidar. Je me demandais... Edvard Christensson. Qu'est-ce que tu sais à son sujet ?

— Pas grand-chose. Enfin, tu sais, bien sûr, tout le monde se connaît par ici, sans vraiment se connaître. Alors je suppose que je suis au courant des mêmes choses que les autres.

— Mais encore ?

— Il vit à Skärkered depuis quelques années. Il n'en bouge pas souvent et je le vois rarement. Il travaille à la maison de retraite de Dalen et au B&B en ville de temps en temps. C'est un mec à problèmes, il perd facilement le contrôle, exactement comme son vieux.

— Tu en as fait l'expérience personnellement ?

— Non, mais je connais des gens qui ont eu moins de chance.

— Il est violent aussi ?

— Sûrement, répond Dennis en haussant les épaules. Ça ne me surprendrait pas. Tu penses... Je veux dire, ils étaient ensemble, non ? Tout le monde dit que c'est lui qui a fait le coup.

— C'est vrai ? Je ne suis pas au courant. (Il prend une dernière gorgée de café.) Merci, Dennis. Il faudra que je passe un de ces quatre. Jouer aux cartes et descendre quelques bières ne me paraît pas une mauvaise idée du tout.

— Si c'est lui, déclare Dennis en le regardant avec un air grave, j'espère que vous allez abattre ce salopard.

Les yeux de Dennis n'expriment que de la sincérité. Sur le chemin du retour, Vidar barre le nom de Billy Oredsson sur sa liste.

Il n'en reste plus qu'un, celui d'un homme dégingandé de quelques années l'aîné de Vidar.

Apparemment, il aimait se rendre à Brooktorpsgården, le café où Lovisa travaillait, et s'est comporté « de manière un peu bizarre ». Vidar n'a pas obtenu d'informations plus spécifiques. Le nom de cet homme est Martin Thorsén et quand Vidar sonne à sa porte, à Skedala, Martin l'accueille, un bras plâtré.

Dans un premier temps, il ne lui fait pas bonne impression et Vidar conçoit presque des soupçons.

Il affirme avoir rendu visite à ses parents à Brogård pour les aider à régler leur parabole ce soir-là. Il prétend qu'il est tombé, s'est cassé le poignet et est resté aux urgences entre 20 heures et 4 h 30 le lendemain matin.

Vidar contacte le service des urgences de l'hôpital en ville.

— Je vérifie tout de suite, lui répond son interlocutrice. Ah, le voici. Admission à 19 h 50 et renvoyé chez lui vers 4 h 30 du matin.

— D'accord. Merci de votre aide.

Lorsque Vidar interroge Martin à propos d'Edvard Christensson, il obtient la même réponse, presque comme un écho.

— Ce bâtard. J'ai entendu parler de lui. Putain, mec, j'espère que vous allez lui coller un max.